

Lionel Froissart, *Les boxeurs finissent mal... en général*,  
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007.

ROUND 1  
LA MORT À PLEIN NEZ

**H**ARRY CONNAÎT LA MUSIQUE. Il y a tellement longtemps qu'il enchaîne ces gestes. D'abord, vérifier que son grand sac au cuir fatigué est vide. Le retourner pour le débarrasser de la moindre poussière qui aurait pu s'y glisser. Le secouer avant de le remplir avec une précision maniaque. Au fond, bien à plat, poser une serviette immaculée empruntée à l'hôtel. Cette fois, c'est celle du Carlyle, son préféré à New York. Caler la trousse de toilette avec les précieux tubes d'embrocation. Disposer, les unes à côté des autres, les bandes pour ses mains meurtries par tant de combats, sans oublier le ruban adhésif. Deux paires de chaussettes qu'il glisse dans chacune de ses chaussures montantes dont il a minutieusement retiré les interminables lacets. Une boîte de résine antidérapante qu'il appliquera lui-même sur chacune de ses semelles avant le combat. Enfin son short noir qu'il roule dans son immense peignoir sur lequel il pose, semblables à deux énormes boules de bowling, ses gants fétiches. Il place une photo dans une poche intérieure. C'est un portrait jauni de sa mère à l'âge de vingt ans, alors qu'elle débarquait aux États-Unis depuis l'Allemagne. Avant de refermer son sac, Harry rajoute sa vieille bible qui ne l'a jamais quitté depuis qu'il est monté pour la première fois sur un ring. Il range le sac à l'abri dans un placard. Il y restera jusqu'au jour du combat.



C'est une manie, quand Harry quitte sa chambre d'hôtel, il s'attarde devant un miroir. Ce visage n'est plus le sien. Il ne l'aime pas. Il ne l'aime plus. Pourtant, le cheveu est impeccablement gominé, avec une raie comme tirée au cordeau. Ses arcades sourcilières sont à peine marquées, ses pommettes n'ont jamais été coupées. Bien sûr, il y a cet œil droit qui lui joue des tours. Chaque matin, quand la lumière crue du jour l'agresse, Harry maudit cet enfoiré de Kid Norfolk, un sale petit nègre sacrément rapide et vicieux qui, cinq ans plus tôt, lui a enfoncé son pouce ganté dans l'œil lors d'un combat pourri. Sous le coup de la surprise, il se souvient de s'être retrouvé sur son cul au troisième round et d'avoir couru après le score jusqu'au gong final. Le pire, c'est qu'il avait lui-même tellement amoché le Kid à un œil qu'il n'avait été déclaré vainqueur que le lendemain du combat. Ah ça oui, il le maudit ce fils de pute. Depuis, Harry ne veut plus dormir dans l'obscurité totale pour éviter les contrastes trop forts au réveil. Il s'étonne de la facilité avec laquelle il s'est habitué à ne voir que de l'œil gauche. Quelque temps après cet « accident », il a légèrement changé sa garde sur le ring pour s'affranchir de cette gêne. Depuis, pas un seul de ses adversaires, aucun de ses proches, et encore moins son manager n'en ont jamais rien su. Lui-même a l'impression de se voir avec ses deux yeux.

Non, c'est surtout ce nez, énorme, qui le tracasse. Il ne le supporte pas. C'est à croire qu'il appartient à un autre. Il ne lui sert plus à grand-chose d'ailleurs. Tout juste à respirer, et encore. Il y a belle lurette qu'il ne sent plus rien par là. Martyrisé et fracturé à plusieurs reprises sur les rings, il ne le fait pas vraiment

souffrir, mais il est devenu comme un intrus. Il s'est juré de s'offrir un nez en parfait état de fonctionnement dès qu'il aura mis un terme à sa carrière. Un joli petit nez de jeune homme. Pas cabossé. Pas comme cette espèce de patate plantée au milieu de son visage.



Harry aime marcher. Marcher dans les villes. Marcher dans New York. Mais il enrage de ne plus pouvoir profiter des odeurs de la rue. Il n'y a guère que les forts effluves des chevaux de Central Park qui traversent encore le filtre bouché de son mufle.

Harry consulte sa montre à gousset. Il doit se rendre dans le bas de la ville, dans le quartier des entrepôts entre Houston Street et Canal Street. Un important rendez-vous, lui a-t-on dit. George, son manager, lui a même conseillé de ne pas être en retard et encore moins de faire faux bond à ses interlocuteurs. Il a largement le temps de s'y rendre à pied. En moins d'une heure, il sera au Fanelli's où Alphonsus Capone l'attend. Comme tout le monde, il connaît la réputation de gros bonnet de la pègre que traîne Capone. Depuis l'instauration de la prohibition au début de l'année 1920, avec l'aide zélée de ses lieutenants, Al et sa bande de Chicago ont ratissé large. Filières d'importation illégale d'alcool, bars clandestins, casinos, courses de chevaux et même des distilleries clandestines, Al Capone, sous ses allures d'honorable homme d'affaires, a gangrené les secteurs qui peuvent lui rapporter un maximum de dollars en un minimum de temps. Comme tous les voyous, il aime se montrer au bas des rings entouré d'une escouade de types aux mines patibulaires. Il a toujours apprécié le style généreux de Harry et tient à le lui faire savoir.

Harry est arrivé seul, à l'heure dite, avec cette allure à la fois décontractée et assurée qui lui confère ce charme auquel les femmes ne résistent pas. Al et Harry ont en commun des attaches irlandaises. Harry par son père. Capone par sa femme. Mais le grand bandit ne l'a pas convoqué pour parler famille. Il a des projets pour Harry. Il lui promet une fin de carrière confortable, des adversaires soigneusement choisis pour ne pas lui faire prendre le moindre risque, des bourses en rapport avec les sacrifices qu'il ne peut pas refuser. Capone promet de se montrer généreux pour le dédommager. Selon lui, deux ou trois défaites honorables ne changeront pas grand-chose à son palmarès.

Harry se tourne vers Tony le barman, lui commande un jus de pomme. Il n'entend plus le débit de paroles de son interlocuteur. Un sourire aux lèvres, il sirote son verre, regarde Al Capone droit dans les yeux, repose son verre, se lève en saluant l'assemblée et quitte la table. Avant de sortir du bar, il s'attarde sur des photos de boxeurs punaisées sur les murs. Quelques-uns d'entre eux ont été ses adversaires. Il se dit que le temps approche où tout ça ne sera plus que de l'histoire ancienne. Il aura sa place sur ce même mur au titre d'ancienne gloire des rings.

– Hé Harry, n'oublie pas ! Une défaite honorable est parfois plus rentable qu'une victoire mal négociée ! lui lance l'élégant escroc de Chicago.

Est-ce une forme d'avertissement ? Harry sourit et s'éloigne en chantonnant.



Nez au vent, Harry remonte Broadway les mains dans les poches. Il ne sent rien sinon le froid glacial qui lui pique la peau. Mais il adore l'agitation qui le frôle en permanence. Allant au-devant de la foule qui encombre les trottoirs, il travaille ses esquives. Son corps lui obéit à la moindre sollicitation. Il se sent dans la peau d'un jeune homme. À chaque pas vers le haut de la ville, Al Capone et ses sbires s'éloignent un peu plus de son esprit.

À peine entré dans le hall de son hôtel, Harry tombe sur un type qui se présente comme étant journaliste. Il l'a déjà aperçu, mais serait bien incapable de mettre un nom sur ce visage. Le journaliste est du

genre bavard. Il lui pose des questions sans jamais lui laisser l'opportunité de répondre. Il veut tout savoir sur son prochain combat. Il raconte à Harry sa carrière avec plus de précisions qu'il ne le ferait lui-même. Il ponctue chaque phrase d'un sourire satisfait et mielleux. Harry trouve la réplique parfaite pour lui couper la chique : « Laisse tomber tes ronds de jambe et tes salamalecs. Ma carrière est finie, vieux ! » Il laisse le type interloqué, la bouche ouverte entre deux mots. Au moins ça lui fera une bonne attaque de papier.

Le plus dur, c'est de s'arrêter. Harry le sait. Pas forcément au sommet, mais de s'arrêter tout simplement. Au moment le plus juste, quand un pincement imperceptible aux entrailles vous titille chaque journée que Dieu fait. Ce n'est plus seulement ce trac qui vous étreint la veille et le jour d'un combat. Non, c'est là en permanence. Il faut s'asseoir dans un coin, y réfléchir un peu pour se dire que c'est bien ça. La peur de grimper ces trois foutues marches puis de se casser le dos pour passer les cordes du ring. Se faire kidnapper par la lumière des projecteurs. À trente et un ans, il se dit qu'il est temps de passer la main. À son tour d'être en bas de ce carré de lumière, un énorme cigare à la bouche. Une belle pépée à sa droite. Un costume à la Rudolph Valentino. Alors, seulement, il pourra comprendre pourquoi tant de gens s'enthousiasment pour la boxe. Pourquoi les femmes deviennent parfois hystériques à regarder deux pauvres bougres se coller des marrons. Aussi, il veut offrir enfin un papa à sa petite Dorothy. C'est une poupée de six ans maintenant. Orpheline de sa mère depuis l'âge d'un an, elle lui déchire le cœur chaque fois qu'elle demande : « Dis papa, quand est-ce que tu reviens vite ? » Alors que lui a déjà la tête ailleurs, vers une autre ville, un autre combat, un autre adversaire. Son sac de cuir jeté sur l'épaule. À chaque fois, il le repose à terre. Se baisse, prend sa fille à bout de bras, la soulève puis la serre à l'étouffer. Il est champion du monde depuis si longtemps. Il a amassé quelques dizaines de milliers de dollars. De quoi vivre tranquille dans sa belle maison de Pittsburgh. Des placements sûrs dans l'industrie le mettent à l'abri des soucis financiers et des mauvaises surprises. Il songe même à se remarier avec Naomi. Il croit avoir retrouvé la paix intérieure. La mort subite de sa première femme Mildred l'avait tellement bouleversé qu'il n'avait trouvé d'autre exutoire que de multiplier les combats, les femmes, les nuits de jeu et d'ivresse, et les jours à dormir debout. Quelques-uns de ses adversaires avaient maladroitement essayé d'en profiter. Harry jouait de sa réputation. Capable de traîner dans un bar l'après-midi, d'y faire un ramdam d'enfer, de descendre les verres les uns après les autres. On les croyait pleins de whisky, alors que Harry se délectait de jus de pomme avec la complicité des barmans, toujours dans la combine. Puis Harry s'éclipsait, filait dormir une paire d'heures et revenait le soir même mettre une rouste à son malheureux adversaire, incrédule et groggy. Après, seulement, Harry l'élégant pouvait s'enfoncer sur le chemin de la nuit.



De cette vie, Harry s'est fatigué. Il va renvoyer ce Tiger Flowers dans sa Georgie natale et en rester là. À quoi bon enchaîner les combats les uns après les autres ? Il a d'ailleurs renoncé à tenir des statistiques depuis belle lurette. Son entraîneur lui assure que, même s'il approche des trois cents combats, il a toujours la vivacité d'un jeune homme, qu'il bouge bien, qu'il garde le coup d'un Sioux. « Ah, s'il savait le vieux ! » se marre Harry. « Ça se voit que c'est pas lui qui les prend les coups », se dit-il. Parce qu'on a beau être agile et expert dans le retrait du buste et du menton, y'en a quand même un certain nombre qu'arrivent, des coups. Il a peut-être raison ce sacré Al Capone ! Se coucher et ne plus se relever jusqu'à temps que l'arbitre lui ait bien hurlé le « dix » fatidique dans les oreilles. Attendre encore un peu, étalé sur la toile rêche du ring, passer un regard sous ses bras pour s'assurer que la foule n'en revient pas. Regarder les infâmes hurler, voir les traîtres se pâmer, apercevoir les proches se désespérer. Se relever, sans oublier de tituber, et s'en aller récupérer sur son tabouret. Un sale moment à vivre et puis ne plus y penser. Passer à la caisse et ne jamais se retourner.



La sonnette grelottante du téléphone l'a réveillé en sursaut. C'est George. Il n'est pas très rassuré. Il vient aux nouvelles. Il tient à s'assurer que Harry n'a rien mangé. Il s'inquiète aussi de ce que Capone a bien pu raconter à son boxeur. Harry le reconforte qu'à moitié. Il ne va sûrement pas se laisser dicter la loi par un hors-la-loi. Harry n'a jamais eu peur sur un ring, ni même ailleurs. Ce n'est pas un gros type boudiné dans un costard gris bien coupé qui va l'ébranler. George marmonne quelque chose au téléphone. Il le prévient qu'il descend l'attendre dans le lobby. Naomi est là aussi. Pendant les quelques jours qui précèdent un combat, Harry ne supporte pas de partager son lit, mais il aime la savoir là, tout près, dans une autre chambre de l'hôtel.



À l'approche d'un combat, Harry se laisse guider et amadouer. Il sait qu'une voiture avec chauffeur l'attend. Il aurait bien descendu à pied les quelques rues qui séparent le Carlyle du Madison Square Garden, mais George aurait hurlé. Dans la voiture, Naomi se serre contre lui. Elle ne parle pas. Harry la sent frissonner. Un peu à cause du froid, un peu à cause de la peur. Le ciel de Manhattan est pâle. Un vent glacé descend les avenues. Il apporte de la neige. Elle tombera avant la nuit.

C'est le jour de la pesée. Harry a toujours aimé ce moment où il va approcher son adversaire, le regarder au milieu d'une assemblée surexcitée. En général, c'est la première fois qu'il voit celui qu'il va combattre. Là, ce Flowers, il le connaît déjà. Un brave type au sourire facile. Un peu vicelard. Vaillant et solide sur ses jambes, pas facile à bouger. Un poids moyen naturel. Un de ces morts de faim dangereux jusqu'à la dernière seconde du dernier round. Il se souvient d'avoir combattu Tiger Flowers un an ou deux auparavant, mais ne se rappelle pas pourquoi une « no decision » avait été prononcée. Il aurait préféré rencontrer n'importe qui d'autre. Un parfait inconnu aurait fait l'affaire. Mais si on lui met ce Tiger Flowers entre les pattes, c'est que ce type a sans doute gagné le droit de le boxer.

Hormis Gene Tunney, qu'il a toujours tenu en haute estime et qu'il a combattu à cinq reprises, Harry n'aime pas affronter plusieurs fois le même boxeur. Il a le sentiment de se mettre en danger comme un torero qui affronterait deux fois le même taureau.



Lionel Froissart, *Les boxeurs finissent mal... en général*  
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)  
ISBN 978-2-35087-067-0 | 20 € | 304 pages | Distribution/diffusion Interforum